

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

Z 446
BIBLIOTHÈQUE
"Les Feuillets"
S J
60 - CHANTILLY

JOURNAL ASIATIQUE

NEUVIÈME SÉRIE

TOME V

1870

1871

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS À L'HISTOIRE, À LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET À LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNIARD, A. BARTH
R. BASSET, CLERMONT-GANNEAU, J. DERENBOURG
FEER, HALÉVY, MASPERO
OPPERT, RUBENS DUVAL, SAUVAIRE, E. SENART, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

NEUVIÈME SÉRIE

TOME V



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

RUE BONAPARTE, 28

M DCCC XCV

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

NOTICE

SUR

LE POÈTE PERSAN ENVERI,

SUIVIE D'UN EXTRAIT DE SES *ODES*,

PAR

M. FERTÉ,

CHANCELIER DE LA LÉGATION DE FRANCE À TÉHÉRAN.

On résume généralement la poésie persane dans cinq ou six grands noms : Firdousi, Saadi, Roumi, Hafiz, Djami et Nizami. Mais causez avec un lettré indigène ou feuillotez une anthologie, c'est par centaines que surgissent les illustres poètes, tous « les uniques de leur siècle », tous « la gloire de leur époque ». Nulle hiérarchie de mérite, de genre. A chacun d'eux, sans distinction, le même cortège d'épithètes laudatives, de qualificatifs hyperboliques. Ne demandez pas d'ailleurs à votre « Khodja » ou au compilateur de « Tezkérés » l'ombre de sens critique. Tout est d'égale valeur à ses yeux, l'or pur et le plomb vil, ou plutôt il n'y a que métal précieux, d'aloi irréprochable. Cependant il est certaines individualités qui se détachent sur cette armée de rimeurs et dont les œuvres constituent le livre d'or de la poésie

persane, et ces privilégiés de l'admiration nationale ne sont pas seulement ceux à qui leur talent, plus conforme à nos goûts et à nos habitudes littéraires, a donné place dans le panthéon de la poésie universelle, mais aussi ceux qui, par leurs qualités et surtout par leurs défauts, incarnent vraiment cette poésie spéciale, si chère à l'Iran, dont ils nous offrent les plus parfaits modèles. Tels sont Khakani, Kemal eddin Isfahani et Enveri. C'est ce dernier que nous voudrions faire connaître aujourd'hui au public.

Nous ne possédons sur sa vie que fort peu de renseignements et souvent contradictoires. Nous allons résumer, en cherchant à les concilier, ceux que nous avons trouvés dans les Tezkérés, dans Khondémir et aussi dans les œuvres du poète lui-même.

Aouhad eddin Enveri, plus communément Hekim Enveri, naquit, à une date inconnue, dans la province d'Abiverd, au village de Bedana, près de Mehana. La plaine où est situé ce village s'appelle le désert de Khaveran¹. C'est pourquoi Enveri porta tout

¹ Au sujet de Khaveran, nous lisons dans Daoulet Chah : « On dit que de Khaveran sont sortis quatre grands hommes et qu'il n'y en a pas comme eux de cinquième. Voici un quatrain là-dessus : « De « la terre de Khaveran (ou d'Orient) quatre soleils ont évolué dans « le ciel de la gloire et cela en une journée : un ministre comme « Bou Ali Chadan, l'illustre vizir; un savant comme Es'ad de Meihenè, l'impeccable; un mystique pur comme Bou Saïd, le prince « de la vie dévote (cf. Barbier de Meynard, *Dictionnaire de la Perse*, « p. 192 et 558); un poète puissant comme Enveri, la gloire du « Khorassan. » Khadjeh Ali Chadan de Khaveran fut le vizir de Togrout beg Mikail le Seldjoukide; c'était un homme de bien, pieux, sage, avisé, expérimenté. Quand la vieillesse et les infirmités l'obli-

d'abord le surnom poétique de Khaveri. Sur la prière de son maître Ammara, il l'échangea contre celui d'Enveri. Il s'adonna à l'étude des arts et des sciences au séminaire de l'école Mansouriè, à Tous. Il y amassa un vaste bagage encyclopédique dont il se montrait très fier et dont ses œuvres portent la trace. « Les distiques suivants, dit Khondémir, fruits de sa muse, confirment ces prétentions :

« Bien que je me sois concentré exclusivement dans le panégyrique et l'ode, ne crois pas que je sois impuissant dans l'expression poétique des choses spirituelles (معانی). Au contraire, de toutes les sciences que cultivent mes contemporains, soit pour le détail, soit pour les généralités, il n'en est pas une où je ne me sois exercé. Je sais un peu de musique, de logique et d'astronomie. Je dirai plus exactement que j'y suis

gèrent à donner sa démission, il fit nommer Nizam el-Mulk à sa place comme vizir d'Alp Arslan, fils de Djegher beg. Chaque fois qu'Alp Arslan constatait la capacité et le mérite, de Nizam el-Mulk, il bénissait la mémoire de Khadjeh Bou Ali.

« Maître Es'ad de Meihéné était un des princes de la théologie. Abou Hamid Ghazali soutenait une thèse en présence de sultan Mahmoud Melik Chah; tous les théologiens du Khorassan avaient pris parti pour maître Es'ad. La première question que ce docteur posa fut celle-ci : « Êtes-vous Schaféite ou Hanéfitte? » Ghazali répondit : « En métaphysique, je suis la doctrine de la preuve philosophique; mais, en matière de théologie, je me conforme à la loi du « Coran. Ni Abou Hanifa, ni Chaféi ne m'intéressent. » Maître Es'ad reprit : « C'est là une erreur. » Ghazali répondit : « Malheureux, si « tu possédais un atome de la vraie science, tu ne m'accuserais point « d'erreur. Tu es resté esclave de la forme extérieure, mais tu es ex- « cusable; n'était le respect dû à ton âge et à ton rang, je discuterais « avec toi et te montrerais la voie de la vérité. »

assez fort. En fait de métaphysique, ce que démontre la raison pure, si tu y prêtes ton assentiment, je suis apte à en discourir. Je ne suis pas étranger à l'astrologie judiciaire; si tu en doutes, prends la peine de m'éprouver, je suis prêt. Mais laissons tout cela. Je me limite à la seule poésie. J'égale au moins Senāi¹, si je ne suis Sabir². »

« L'astronomie ou l'astrologie judiciaire (les deux ne faisaient qu'un à cette époque) furent surtout l'objet de sa prédilection. Il composa sur cette matière plusieurs ouvrages dont l'un portait le titre de *Moufia*. Dans une de ses odes les plus célèbres, il exprime le regret de n'avoir pu être un autre Avicenne : « Ô Dieu, s'écrie-t-il, comme mon âme se délecterait dans les joies de la philosophie pure si mon sac n'était déjà bourré de poésie ! » Ses œuvres sont remplies de métaphores empruntées à l'astronomie ou à la mathématique. Toutefois ces connaissances variées ne lui furent pas d'un grand secours, et, suivant l'usage des étudiants, il tomba dans la plus

¹ Aboul Majd Majdoud Ben Adam Senāi, originaire de Ghazna, mort en 525 ou 535 de l'hégire, et le plus ancien des poètes soufis. Consulter *Catalogue des manuscrits persans du British Museum*, par Ch. Rieu, t. II, p. 549 et suivantes.

² Edib Sabir, né à Termed, était un des poètes favoris de sultan Sindjar. Les historiens racontent que ce prince l'envoya, porteur d'un message amical, à Etsiz le Kharezmechah. Ce dernier le retint à sa cour. Ayant déjoué par un avis opportun une tentative d'assassinat de ce puissant vassal contre son suzerain, Etsiz se vengea en le faisant jeter dans le Djeihoun (année 540 ou 542 de l'hégire). Sur ses œuvres poétiques, consulter le *Catalogue des manuscrits persans du British Museum*, par Charles Rieu, t. II, p. 552.

noire misère. Sur ces entrefaites, le cortège du sultan Sindjar descendit dans la célèbre prairie de Radegan¹. Enveri était assis devant la porte de la medresse. Il vit passer un personnage à cheval entouré d'un nombreux domestique. « Quel est cet homme? » demanda-t-il. — C'est un poète, lui répondit-on. — « Dieu soit loué! s'écria-t-il, la science est prisée si haut et me voici dans la plus profonde misère. La poésie est si peu estimée et ce poète a un tel train. Par la grandeur et la majesté de Dieu, désormais je vais me consacrer exclusivement à la poésie qui occupait le dernier rang de mes titres. » Cette nuit même il composa l'ode à sultan Sindjar qui commence ainsi : *Guer dil o dest* . . . Il se rendit le lendemain à la cour du roi et la lui lut. Le sultan était connaisseur; il reconnut au style que c'était un savant et un esprit solide; il applaudit à l'œuvre et demanda au poète : « Désires-tu être attaché à ma personne ou bien es-tu venu pour obtenir une gratification? » Enveri baisa le sol et improvisa : « Dans ce monde je n'ai d'autre refuge que le seuil de ta cour. Je ne sais où porter ma tête si ce n'est à cette porte. » Le sultan lui accorda une pension mensuelle. Jusqu'à la mort de ce prince il resta attaché à son service et, dans cet intervalle, il lui dédia plu-

¹ Célèbre prairie aux environs de Tous. (Cf. Defremery, *Recherches sur trois princes de Nichapour*, 1846, notes des pages 12 et 39.) Dans les historiens persans de l'époque mongole et timouride, son nom revient fréquemment sous la forme : Etleng Radegan (النك رادگان) « prairie de Radegan ».

sieurs pièces, entre autres celle-ci : *Baz in thé djovani*. (Voir plus loin la traduction, page 250.) Cette pièce est très difficile et nécessite un commentaire. C'est un chef-d'œuvre. » (Daoulet Chah.)

Dans le *Habib us Syer*¹, Khondémir raconte différemment les circonstances dans lesquelles Enveri devint le poète officiel du sultan Sindjar :

« On n'ignore pas qu'Émir Mo'izzi² jouissait d'une

¹ Tome II, chap. IV, p. 103-104; édition de Bombay, 1273.

² Voici la biographie d'Émir Mo'izzi d'après Daoulet Chah et Khondémir :

« Mo'izzi étudia pendant longtemps les sciences et acquit le renom de savant. En poésie, il fut le premier des auteurs de son époque. Il naquit dans la province de Nessa. Il fut d'abord soldat et vint du Khorassan à Isfahan pour entrer au service de sultan Melik Chah. C'est ainsi qu'il parvint au grade d'émir. Nizami Erouzi Samarcandi, l'auteur des quatre dissertations, s'exprime en ces termes sur son compte : « J'ai eu commerce avec nombre de savants et d'illustres personnages; mais, pour la générosité, l'intelligence, le bon sens et la finesse, je n'en ai point vu d'égal à Mo'izzi. » C'est à la cour de sultan Melik Chah qu'il se fit connaître et conquit le titre de prince des poètes : *Melik ecchoard*. Voici dans quelles circonstances. La nuit du 1^{er} Ramazan, le sultan et ses courtisans étaient montés sur une terrasse pour apercevoir le croissant de la nouvelle lune. Mais le croissant ne se montrait pas distinctement et aucun des courtisans et des grands ne réussit à l'apercevoir. Tout à coup l'œil du prince tomba sur la lune et il montra du doigt à sa suite l'astre béni. Dans l'excès de sa joie, il ordonna à Mo'izzi de composer une pièce de vers sur ce sujet. Le maître improvisa le quatrain suivant où il applique à la lune quatre comparaisons différentes : « Ô Lune, es-tu l'arc du sultan ou bien le sourcil de sa belle amie? Es-tu le fer de son cheval fait d'or poinçonné? N'es-tu pas plutôt l'anneau attaché à l'oreille du firmament (en signe d'obéissance *حلقه* *بکوشی*)? » Melik Chah goûta fort ce quatrain et la faveur d'Émir Mo'izzi alla croissant au point que ce monarque le nomma ambassadeur auprès de l'empereur de Byzance. Il envoya, dit-on, à Is-

telle mémoire qu'il lui suffisait d'entendre une ode une seule fois pour la retenir par cœur. Il avait un

pahan quarante caravanes chargées d'étoffes. Le Recueil de Mo'izzi est très prisé et est dans toutes les mains. Khakani s'est proclamé son dévot et Rachid Vatvat son détracteur. Mo'izzi a composé une belle ode à double rime que la plupart des poètes ont prise pour modèle et dont voici l'exorde : « Ô toi plus fraîche que la rose fraîchement éclos ! C'est le trésorier du paradis qui t'a élevée. » Abou Tahir Khatouni, dans son livre *Des vertus des poètes*, rapporte que près de cent rimeurs répliquèrent à cette ode, mais qu'aucun n'égalait l'Émir Mo'izzi. Il ajoute : « Émir Mo'izzi a montré dans cette cassidé plus de puissance qu'Onsori. » Voici le début d'une autre poésie, l'une des chansons d'automne : « Lorsque, la bise a eu dépouillé de sa robe la roseraie, la nuée est survenue et a habillé de blanc les pics de la montagne. » Lorsque, par les intrigues de Turkhan Khatoun, femme de Mélik Chah, le célèbre Nizam el-Mulk fut disgracié au profit d'Aboul ghana'm Tadj el-Mulk Farsi, l'Émir Mo'izzi ne craignit pas de composer le quatrain suivant : « Le sultan a méconnu que son vrai bonheur reposait sur les vertus de son fidèle vizir. Il a imposé le fléau de sa couronne à son armée et finalement il a abrité sa tête sous celle d'un Tadj el-Mulk. » Il a écrit aussi : « Le vieux vizir est parti pour le paradis; le mois suivant, le jeune prince l'y a suivi; ô deuil ! Un tel prince et un tel ministre ! Admire la puissance de Dieu et la faiblesse des rois. » (Daoulet Chah.)

« Avant d'être attaché à sultan Sindjar, l'Émir Mo'izzi l'avait été à son père Mo'izz eddin Melik Chah. C'est pour cela qu'il avait adopté le surnom poétique de *Mo'izzi*. D'autres prétendent que ce surnom se rattache à sultan Sindjar qui s'appelait également Mo'izz eddin. Le *Tarikh-i-Gouzideh* raconte qu'une fois sultan Sindjar jouait à la paume à cheval. Le coursier du prince broncha et le jeta à terre; Mo'izzi improvisa le quatrain suivant : « Ô roi, gourmande le ciel malintentionné dont le mauvais œil a blessé ton doux visage. Si c'est la balle qui a commis un écart, frappe-la de ta raquette; si c'est ton coursier, fais-m'en cadeau. » Le sultan lui donna la bête et Mo'izzi rima cet autre quatrain : « Je me disposais à tuer ce cheval en raison de son crime lorsqu'il me dit : « Écoute ma défense : je ne suis pas le bœuf mythique pour porter le monde sur

fils qui, après deux auditions d'une pièce, la retenait également; enfin son valet la savait après l'avoir entendue trois fois. Aussi chaque fois qu'un poète récitait une ode devant sultan Sindjar, lorsque la pièce arrivait à sa fin, plaisait-elle au prince, Mo'izzi ne manquait pas de s'écrier : « Il y a beau temps que j'ai récité cette poésie; d'ailleurs elle est encore dans ma mémoire »; et il la récitait du premier au dernier vers. Aussitôt après, il ajoutait : « Mon fils la sait aussi », et il lui faisait signe de la réciter. « Mon valet connaît également cette poésie par cœur », et il ordonnait au valet de la dire. Les poètes contemporains étaient plongés dans la stupéfaction, ne sachant par quel moyen débiter à sultan Sindjar des vers dont ce prince fût persuadé que Mo'izzi n'était pas l'auteur. Enveri appliqua son esprit à la solution de ce problème et trouva le stratagème suivant : il revêtit des habits râpés et orna son chef d'une aigrette extraordinaire, puis il se rendit avec un air de folie chez Mo'izzi. « Je suis poète, lui dit-il, et j'ai composé quelques vers en l'honneur de sultan Sindjar; j'attends de vous que vous les lui déclamiez et que vous receviez pour mon compte un cadeau sérieux. — Récite-les moi », répondit Mo'izzi. Enveri commença en ces termes : « Vive le

« mes épaules, ni la quatrième sphère pour entraîner le soleil. » Voici, conte-t-on, la cause de la mort de notre poète. Un jour sultan Sindjar lança une flèche du dedans de sa tente. Mo'izzi se tenait dehors. La flèche dévia et l'atteignit mortellement. Il trépassa de suite. » (Khondémir.)

« roi, vive le roi, vive le roi ! Vive l'émir, vive l'émir, « vive l'émir ! » Mo'izzi l'interrompit : « Si tu récitais « le second hémistiche en commençant ainsi : « Vive « la lune (*ter*), cela vaudrait bien mieux. — Évi- « demment, répliqua Enveri, tu as oublié qu'un roi « ne peut se passer d'un émir », et il continua à dé- « biter autres balivernes de la même force. Mo'izzi se « figura avoir affaire à un bouffon et lui dit : « Demain « matin, trouve-toi à la cour du sultan : je lui expo- « serai ta situation et j'obtiendrai qu'il t'attache à son « service. » Le lendemain, Enveri s'habille avec élé- « gance, se coiffe d'un turban imposant et entre à la « cour pendant que Mo'izzi était près du monarque. « En ce moment on vient le quérir dehors, car Mo'izzi « avait raconté qu'un bouffon nommé *Aouhad eddin*, « et qui disait des poésies fort drôles, se trouvait à la « porte du palais. Lorsqu'Enveri pénétra dans la salle « d'audience, Mo'izzi, s'apercevant qu'il avait changé « de vêtements et de manières, comprit que la veille le « poète s'était moqué de lui, et que ses façons d'agir « n'avaient été qu'une supercherie ; mais pris de court « il ne put que dire : « Déclame-nous l'ode que tu as « composée en l'honneur du sultan. » Enveri récita « les deux premiers vers de la cassidè célèbre : *Guer « dil o dest. . .*, puis se tournant vers Mo'izzi : « Si « vous avez composé cette ode-là, vous, eh bien ! ré- « citez la suite ; sinon avouez qu'elle est la fille de ce « cerveau vierge, car je vais achever de vous la dire. » Mo'izzi resta confondu et le sultan comprit comment ce poète en usait avec ses confrères. Enveri acheva

sa récitation et la faveur du prince brilla sur lui. Il lui donna place parmi les gens de mérite et les familiers de sa cour auguste. »

Les deux versions de Daoulet Chah et de Khondémir ne sont pas incompatibles. Il suffit d'admettre que ce poète au cortège pompeux dont le spectacle déterminait la vocation d'Enveri n'était autre qu'Émir Mo'izzi, le *roi des poètes* de sultan Sindjar.

Quoi qu'il en soit, Enveri devint le poète favori de sultan Sindjar. Il l'accompagnait pendant ses campagnes et improvisait des poésies de circonstance. Par exemple, lors de l'expédition de Merv, le sultan était descendu dans un village nommé Akhsiket¹; on assigna à chaque favori un logement; Enveri eut également le sien. Les moustiques et les puces foisonnaient dans la maison; il ne put fermer l'œil jusqu'au matin. Lorsqu'il se présenta devant Sindjar, le prince lui demanda: « Eh bien, maître, comment avez-vous passé la nuit? » Le poète répondit par cette improvisation: « Du soir au matin, dans le royaume de mon corps, la puce a dansé, le cousin a joué de la flûte et votre serviteur jouait de la harpe (en se grattant). »

Après que sultan Sindjar eut disparu dans la catastrophe des Ghouzzes (voir plus loin, note de la page 257), on perd les traces du poète. Il rechercha

¹ Akhsiket, bourgade du Fergana, patrie du célèbre poète Asir ouddin Akhsiketi, sur lequel on peut consulter le *Catalogue des manuscrits persans du British Museum*, par Charles Rieu, t. II, p. 563.

sans doute la protection d'autres princes, payant leurs largesses de ses flatteries versifiées. Si l'on en croit une anecdote tirée du Beharistan¹ de Djami, il aurait passé quelque temps à la cour des rois de Hérat. « On raconte que l'on instruisit le roi de Gour qu'Enveri avait fait une satire contre lui; il écrit au roi de Hérat pour qu'il mandât à sa cour Enveri, prodiguant à l'égard de ce dernier les témoignages d'amitié et les caresses; son but était de se venger. Le roi de Hérat comprit le fin mot, mais ne pouvant l'écrire en clair dans la lettre qu'il adressa à Enveri pour le mander, il inséra ce vers : « Ce monde crie à pleine voix : gardez-vous bien contre ma colère et ma déloyauté; que la largeur de mon sourire ne vous abuse pas; ma parole fait rire; mes actions font pleurer. » Enveri en saisit le sens avec sa perspicacité ordinaire; il inventa des prétextes et fit renoncer

¹ Cet ouvrage fourmille d'erreurs, d'anachronismes et d'invéraisemblances. Quels sont ces rois de Gour et de Hérat dont il est question en termes si vagues? Le sultan de Gour pourrait être Giassouddin Aboul Fath ben Sam qui profita de l'anarchie consécutive à la mort de sultan Sindjar pour consolider sa puissance dans le Gour. Khondémir parle d'un certain Beha eddin Togroul qui était gouverneur de Hérat vers cette même époque et qui eut des démêlés avec le prince ghouride. Ce Togroul avait été un des serviteurs de sultan Sindjar. Il avait pu donner l'hospitalité à Enveri. En tout cas, il n'était pas roi, mais simplement « vali » والى ou « Hakim » حاکم.

بهاء الدین طغرل که یکی از غلامان سنجری بود و در آن وقت در هرات
حکومت می نمود

Khondémir : *Habib ussyer*, t. II, chap. iv. p. 155; édition de Bombay, 1273.

le roi de Hérat à sa demande. Le roi de Gour revint à la charge et promit au roi de Hérat mille moutons en échange du poète. Le roi de Hérat chargea alors quelqu'un de prévenir Enveri qu'il eût à se rendre, bon gré mal gré, à l'invitation du roi de Gour. Celui-ci lui répondit : « Sire, vous possédez gratuitement un homme qui vaut mille têtes de bétail ; laissez-moi achever ma vie à votre service et répandre les perles de mes éloges sous vos augustes pieds. » Le roi de Hérat agréa ses raisons et le garda. — Cette anecdote a tout l'air d'être apocryphe. Il semble, au contraire, que le poète resta fidèle à la dynastie des Seldjoukides. C'est sous le règne de sultan Togroul ben Arslan (et non sous celui de Sindjar, comme le rapporte par erreur Daoulet Chah) qu'eut lieu la célèbre mésaventure astrologique dont notre poète fut victime. Au mois de Redjeb de l'année 581 de l'hégire, par une rare coïncidence, les sept planètes firent conjonction dans le troisième degré du signe de la Balance. Enveri interpréta ce phénomène dans ce sens qu'une tempête arracherait la plupart des édifices et des arbres les plus antiques et ruinerait les cités. Le peuple s'émut de cette prédiction et creusa des souterrains où il se blottit le jour de la conjonction ; or, cette nuit-là même, quelqu'un alluma un flambeau au sommet d'un minaret de Merv ; il n'y eut même pas assez de brise pour l'éteindre. Le matin, le sultan manda en sa présence Enveri et l'admonesta sévèrement. Enveri s'excusa comme il put. « L'influence de cette conjonction ne se mani-

festera pas tout d'un coup, mais sans doute elle se réalisera progressivement. » Or, cette année-là, il n'y eut même pas assez de vent pour vanner les moissons abandonnées sur l'aire; elles restèrent en place jusqu'au printemps suivant. Les historiens font remarquer que cette prophétie s'accomplit dans un autre sens, car cette année-là, Genghiz Khan devint le chef de toutes les tribus mongoles et le soutien de l'empire des Kharezmi-chah. Atabek Mohammed fut renversé. Toujours est-il que le poète, en butte aux satires et tout confus, s'enfuit d'abord à Nichapour dont il connaissait le dynaste¹ et de là à Balkh où il s'établit. A la suite d'une satire qu'il lança contre un riche bourgeois de cette ville, il fut condamné à l'exposition publique avec un voile de femme sur la tête. Il ne fut tiré de cette disgrâce que par l'intervention du cadî Hamid eddin Velvadji (?), son protecteur et le patron zélé des belles-lettres persanes². C'est pour le remercier qu'il composa l'ode célèbre : *Ey mousoulmanan figan ez dest-i-tcherkh-i-tchemberi*.

Les dernières années de sa vie furent attristées par la maladie. Dans une de ses poésies, il se plaint que la goutte ou quelque autre affection, en paralysant ses jambes, l'empêche d'aller présenter ses devoirs à son Mécène. Il dit un adieu solennel à la poésie, quitta la cour et entra en dévotion. « J'ai renoncé au panégyrique et à la satire. Comment cela? J'avais dévié de la route du bien. Un bien passé ne

¹ Rokn eddin, hakim de Nichapour.

² Voir sur ce personnage, *Catal. des mss. persans*, II, p. 147.

revient plus du néant. J'ai composé tour à tour ghazels, panégyriques, satires parce que mon âme était un composé de passion, de cupidité et de haine. Une fois, ma nuit se consumait dans les tourments à décrire la lèvre de sucre de mon amie et ses boucles sinueuses; une autre fois, ma journée se passait dans l'angoisse de résoudre ce problème : Où, chez qui, comment attraperai-je mon souper? Tantôt je semblais le chien affamé dont la consolation est de déchirer un misérable encore plus misérable que lui. Enfin Dieu, dans sa bonté, a détourné de ma tête cette meute affamée. J'ai pu dire : « Seigneur, « gardez-moi désormais de l'ode, du panégyrique et « de la satire. Trop longtemps, hélas! j'ai opprimé « ma raison et maltraité mon âme. Enveri! se glo-
« rifier ne convient pas à l'homme digne de ce nom.
« Lorsque tu parles, sois homme et surveille ta mar-
« che. Reste dans un coin et cherche la voie du
« salut; les instants sont comptés; ils passent bien
« vite. »

C'est en vain que le sultan tenta de le ramener à sa cour. Le poète lui envoya ces distiques, les derniers sans doute qu'il ait composés. « J'habite une cellule, mais j'y ai, nuit et jour, repos, vivre et bon sommeil; j'y jouis d'une telle félicité que le ciel en crève de rage et d'envie; pour moi elle est une sphère où la sphère céleste n'est qu'un atome de la lumière de mon soleil; elle est un monde où la mer océane n'est que le reflet de la clarté de mon mirage. Tout ce dont s'enorgueillit la cour des rois on le trouve

aussi sous mon humble toit. La bouteille de la patience (puisse-t-elle rester pleine!) vaut à mes yeux une amphore de vin. Ma plume mignonne et son doux froufrou sont mes concerts de rebec. La pelisse bleue du soufi, je la place au-dessus de mille vêtements de satin. En dehors de cela, peu ou prou serait le pire châtiment, aussi Dieu m'en garde. Que ce Cassandre grognon de Monde ne trouble pas la pensée qui loge dans ma seigneurie. Le service du souverain (puisse-t-il demeurer!) n'est plus le fait de mon tempérament. Celui qui est à la fois mon asile et mon but m'a désormais fermé la route du retour. Si cette conduite est un péché, qu'y faire? Ce péché est ma bonne œuvre à moi. Son message vivifiant, je le sais, veut mettre un terme à ma détresse; ma langue ne peut lui répondre; ma demeure, ma vie répondront pour moi! »

Enveri mourut à Balkh en 587 ou 592 de l'hégire; la date est incertaine; celle que donne Daoulet Chah, 547, est réfutée par l'anecdote astrologique rapportée plus haut et par plusieurs passages de son Divan prouvant que le poète survécut à son bienfaiteur. Il fut enseveli dans le mausolée d'Ahmed Khazrevi, à Balkh.

L'auteur de cette notice l'a fait suivre de la traduction des dix odes réputées les plus célèbres parmi les œuvres d'Enveri. Nous donnons ici les trois premières à titre de spécimen et comme preuve de l'impossibilité de rendre acceptable en français, quel que soit le talent du traducteur, le lyrisme forcené et les métaphores gigantesques qui font, aux yeux des Persans, le principal mérite des poètes de cette époque. (B. M.)

I (p. 1, édition de Tebriz, 1266 de l'hégire.)

Quelle jeunesse et quelle beauté le monde vient de retrouver! Comme la terre et le ciel se sont renouvelés! La durée de la nuit surpassait celle du jour; tout est changé. L'un ne cesse d'augmenter, l'autre de décroître. La chaleur estivale¹ exhale le souffle résorbé. Le ramier délie sa langue captive. Le jour où l'on proclama l'automne, le parterre du jardin s'est porté caution au rossignol pour la rose. Aujourd'hui, parterre et jardin sont assignés en justice; certes, au défaut de l'accusé, ne saisit-on pas le garant? Le rossignol n'interrompt pas un seul instant sa chanson; aussi le cyprès onduleux ne cesse pas d'être ravi en extase². Sans doute, la gazelle a laissé tomber sur la verdure sa poche de musc, car auprès du sol du parterre ambre et myrobolan ont perdu leur gloire³. Si le vent du matin a peint le basilic de couleurs fines⁴, pourquoi alors colore-t-il de son reflet l'eau courante? Doucement s'efface à l'œil le secret du cœur de l'eau (la glace) pour permettre à la terre de révéler le sien (le gazon). Le

¹ جرة *Djemrè* désigne la chaleur latente. Elle est de deux sortes que les calendriers distinguent de la façon suivante : « Sukout-i-djemrè bé ma » tombée de la chaleur dans l'eau ; Sukout-i-djemrè bé arz « tombée de la chaleur dans le sol ».

² حال *hal*, « état d'extase ».

³ آب بشد *âb bechod* « être déshonoré, perdre son éclat ».

⁴ خام *khâm*. La couleur est dite crue quand elle n'a pas subi la cuisson et qu'elle est seulement appliquée.

fruit du saule n'a ni nom ni signalement (puisqu'il n'existe pas). De même à l'ombre du saule le jour perd son nom et son signalement (tant l'ombrage est épais). La montagne est une amande double, un étincelant poignard¹ dont la lèvre n'a jamais baisé la pierre à aiguiser. Quand le Roustem d'avril courbe son arc², la pluie printanière arrache à l'épaule de la montagne son bouclier de neige. Mais si celle-ci perd son stock de camphre³, elle y gagne un écrin de pierres précieuses. Voyez par là comme parfois il y a profit à faire de mauvaises affaires. Il n'y a point lieu de s'étonner de l'extrême humidité de l'atmosphère puisque le nuage cède sa propriété à la vapeur. Si la gorge de la nuée est coupée comme il convient⁴, pourquoi ne met-elle pas un frein aux torrents qui s'en échappent, et si cette nuée n'était la nourrice de la fleur, pourquoi celle-ci ouvrirait-elle la bouche avec convoitise vers elle? Et si la tulipe n'était une bougie allumée, comment illuminerait-elle les alentours? Non pas! C'est la lance du Printemps dont il a teint en rubis la pointe dans la

¹ خنجر الماس : Khandjar-i-elmas. Se dit des fruits à l'enveloppe bifoliée; en persan : dou bergui, دو برگ.

² مکان رستم, en arabe, قوس قزح, souvenir d'un rôle solaire de ce héros évhémérisé par la légende.

³ بیضه کافور. Les épiciers persans vendent le camphre en pains semblables à un œuf.

⁴ کر نایزه ابر پاک برده. L'art consiste, en égorgeant le bétail, à perdre le moins possible de sang pour conserver sa saveur à la chair. On fait une entaille à la gorge et l'on n'achève la décapitation que plus tard. C'est ce qui s'appelle : pak buriden « couper proprement ».

mêlée avec le sang des ennemis du Roi¹ : le Roi victorieux, juste, protégé de Dieu, sublime, dont l'équité a restauré les fondements de l'Univers. Son élan est terrible. Dans la balance de sa générosité, la charge la plus lourde de ses bienfaits compte pour rien à ses yeux. Lorsque sa dextre étreint la flèche à deux pointes, n'en doutez pas, l'arc ne manque pas le but prédestiné par les conjonctions célestes. Son veto enraye l'influence néfaste du ciel. Son commandement arrête le bras d'Azraël, ministre des âmes. Si le pâtre de sa prudence s'entoure d'un parc, les traits de la Fortune n'ont pas même accès en dehors de ce rempart. L'armée de sa décision se range-t-elle en ordre de bataille, le Lion céleste ne peut bondir même au milieu d'elle. Si, comme le Scorpion, le Taureau² n'était impuissant et aveugle, il enchâsserait Aldebaran³ au pommeau de son épée. Porte-couronne! les princes n'ont d'autre ressource que de t'abandonner la leur. Comparé à toi, tel ou tel ne mérite pas d'autre nom que celui de roi d'échiquier. Tu es le disque céleste et c'est ton nom que cite le boulanger quand il fait valoir la beauté de son pain. Quel autre convive le Monde a-t-il trouvé

¹ Sultan Sindjar, le protecteur d'Enveri; sur sultan Sindjar Mo'izz eddin Aboul Hareth, sixième sultan de la dynastie des Seldjoukides, voir le résumé de la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, p. 755 à 757 de l'édition de 1697.

² Cette comparaison avec le Scorpion vient de ce que le Taureau est appelé سرطان *Sirṭān*, parce qu'il suit dans le Zodiaque le signe du Scorpion.

³ Aldebaran, l'œil du taureau, dans la constellation des Hyades.

à la soif dévorante, que ton glaive altéré? Quel autre compagnon le Ciel a-t-il découvert à la Voie lactée, que ta salle des festins constellée de joyaux? Celui que dévore la fièvre de la bataille, Jésus¹ est impuissant à tisser pour son corps frissonnant le manteau de la force. Le nuage de ton épée pleut-il sur la montagne, il met au sein de la mine la grosseur de la flamme. Le sang qui bat au cœur du rubis, sans se corrompre, c'est ta puissance qui en enchaîne les battements. Ta force lave du front de l'ambre la couleur de l'ictère, et pourtant cette couleur est inhérente à sa nature. Dans la forêt, le faon d'une année efface de sa cuisse les taches blanches pour y recevoir la marque de ta domesticité. L'acier, dans l'espérance d'être agréé de toi, se résigne aux morsures de la tenaille, aux tortures de l'enclume, à l'écorchement de la lime. Ton équité est une ville dans les bazars de laquelle le Diable fait la police des boutiques. Ta justice a accompli ce miracle que le berger n'a pour la garde de son troupeau de meilleur allié que le loup. Ta majesté est un monde, et les habitants de ses cités ne connaissent point dans leur lexique le mot *limite*. Dans les cieux de ta grandeur qui oserait passer, lorsque s'éclipsent devant toi les soleils de la science et du scepticisme? Quand tous les lions de ton armée, sous leurs cuirasses d'acier, assis sur l'aile du vent, bondissent comme la flamme, ce jour-là, en deçà du firmament, la

¹ Jésus est le résurrecteur par excellence. Son souffle دم عيسى est vivifiant.

discord ne laisse plus de place à l'espérance ni au pardon, pour les serviteurs de Mars. Sous le choc de ton attaque s'élève une telle poussière qu'on ne distingue plus le haut du bas. La vipère de l'arc¹ joint sa double tête; à sa vue, le vautour² du carquois ouvre l'aile pour prendre l'essor. L'air que colore le reflet des lances de rubis fait honte au parterre de tulipes. Tantôt le gémissement intercepte la route de l'air au cri du vainqueur, tantôt ce dernier étouffe la plainte sur la lèvre du vaincu. Ta main lâche-t-elle les rênes, plus de pied qui résiste dans l'arçon. L'œil de la cotte de mailles surprend les battements du cœur sans avoir besoin de tâter le pouls³. Parmi la poussière que soulève le galop des cavaliers, ainsi que le vent, le lion de tes étendards dévore les lions féroces de l'armée. Dans ta main, la lance change d'aspect, tant elle perce⁴ soit le brave, soit le lâche. Ton glaive dresse la table aux bêtes fauves; les crânes sont les coupes du festin. Le sabre de ta guerre sainte enrichit en une minute des milliers d'héritiers et de croque-morts⁵. Le Dieu des deux Mondes t'abrite sous son aile. Tes envieux sont la proie de l'humi-

¹ C'est par erreur que Johnson donne au mot قزبان le sens de « carquois ».

² كركس تركش désigne les flèches. Dans la légende, l'aigle et le vautour sont l'ennemi-né du serpent.

³ ديدن شريان. En arabe : جس النبض.

⁴ Le texte imprimé (Tebriz, 1266) porte بهنید; il faut lire بسنید, de sumbiden « perforer ».

⁵ Mersiè-khan désigne l'ensemble des gens employés dans les funérailles, porteurs, pleureurs et pleureuses, etc.

liation. Tant que¹, chaque année, l'univers rajeunira et vieillira et que, par degrés, il fera de l'adolescent un barbon, tant que le pan limitera la ceinture de toute chose, que cet univers reste éternellement jeune sous le manteau de ce prince, qu'il dure à jamais! Dans chacune de ces années, chaque heure vaut mille siècles. Il est gouverné par un vizir dont l'existence explique clairement le but de la Création. Dans l'empire, rien, sauf le fetva du mufti de sa puissance, ne saurait commenter le verset de sa gloire. Est-il joyeux, il dilate l'âme dans le corps; mais, au jour de sa colère, il affranchit l'âme de sa prison. C'est un politique consommé dont la diplomatie correcte enchaîne aux pieds du roi le César et le Grand Khan. C'est le ministre Djelal ouddin qui de sa cour sublime rend la justice aux justiciers. La langue de sa plume parle-t-elle, on préfère aux miracles des prophètes la magie de son éloquence. Lorsque l'océan² de sa générosité soulève ses nuées, la pluie des bienfaits que verse sa main monte jusqu'au ciel. Ses mœurs, sa race font honte aux rois eux-mêmes. On ne saurait prétendre à de tels titres. C'est sa connaissance du mérite qui lui a valu son rang. Dieu ne dispense la grandeur qu'à celui qui

¹ . . . ۛ. Ici commence la partie de la cassidè appelée *Charita*, elle comprend les vœux du poète en tant que subordonnés à l'accomplissement de telle ou telle condition empruntée au cours normal des choses naturelles. On trouve des exemples de cette figure dans les égloges de Virgile.

² Océan, nuées, pluie, mains sont autant de métaphores classiques pour caractériser la générosité.

se connaît en cette matière. Tant que le doute ne pourra affaiblir la force du vrai, tant que les on-dit ne prévaudront pas sur la certitude, ce prince est nécessaire. Son royaume est un corps dont il est l'âme. Ô Seigneur, veillez sur ce souverain indispensable à ses sujets!

II (p. 89).

Ô vent du matin, si tu passes par Samarcande, porte aux pieds du Khakan¹ la supplique du Khorassan! supplique dont l'exorde est composé des souffrances du corps et des misères de l'âme; la péroraison, de l'affliction et des navrances du cœur; dont chaque ligne révèle un soupir des amis, dont chaque pli cache une goutte de sang des martyrs. La flamme qui consume le sein des affligés en a séché l'écriture; la larme des déshérités a mouillé les arabesques de son frontispice. L'ouïe² se blesse à l'entendre, la pupille s'injecte à la regarder. Probablement jusqu'à ce jour l'état de ses sujets du Khorassan était resté caché au Khakan maître de l'Univers. Non! non! cela n'est pas, car dans les neuf cieux et les sept planètes, même un atome de mal

¹ Le prince auquel cette ode est adressée est le Khakan Mahmoud ben Mohammed, neveu par sa mère de sultan Sindjar, qui gouvernait le Khorassan pendant la captivité de son oncle. Consulter sur ce prince le mémoire de Defremery, intitulé : *Recherches sur trois princes de Nichapour* (Paris, 1847).

² *صوت* désigne non la gorge, mais l'ouïe.

ou de bien ne lui est caché. Chaque chose en son temps¹. Maintenant il conduit vers l'Iran son armée, lui le monarque juste, le Khakan magnifique qui, depuis soixante-dix générations, compte dans sa race tant de princes et de souverains. Il s'enorgueillit à jamais d'avoir été appelé « mon fils » par le roi des rois, sultan Sindjar en présence d'un aréopage de rois. Il veut tirer vengeance des Ghouzzes²; car le devoir d'un fils est de venger son père³. Puisque

¹ Comparer l'apophthegme arabe : الامر مرهونة باوقاتها.

² Sur les Ghouzzes qui jouèrent un rôle important dans toutes les révolutions de cette époque et qui paraissent avoir été chrétiens, voir *Chrestomathie persane* de M. Schefer, t. I, p. 39-40.

³ Nous donnons d'après le *Habib ussyer* de Khondémir le résumé suivant de la catastrophe où sombra l'empire de sultan Sindjar :

« Ce qu'on appelait la horde des Ghouzzes (حشم غز) se composait d'environ quarante mille familles turcomanes. Elle campait dans les provinces de Khotlan et de Tchagianian sur la frontière des États de Balkh, de Condouz et de Boklan. Chaque année ces nomades livraient vingt-quatre mille moutons aux officiers de la bouche pour le service de la table royale. Moyennant cette redevance (cf. *Journal asiatique*, août-septembre 1864, p. 261), ils n'étaient pas inquiétés. Il arriva qu'un serviteur du maître d'hôtel du sultan se rendit, suivant l'usage, chez ces tribus pour réclamer les moutons, mais que, contrairement à la façon d'agir de ses prédécesseurs, il commença à chicaner sur le plus ou moins d'embonpoint du bétail livré. Les Ghouzzes exaspérés le mirent à mort et se dispensèrent d'acquitter leur redevance. Le maître d'hôtel, redoutant la sévérité de son maître, tut l'aventure et pendant quelque temps il approvisionna de moutons, à ses frais, la table royale. Sur ces entrefaites, le gouverneur de Balkh, Émir Comatch, vint à Merv et le maître d'hôtel lui ayant révélé la situation, Comatch échangea avec le sultan quelques paroles au sujet de l'attitude arrogante des Ghouzzes et obtint d'être nommé inspecteur de la horde. A peine de retour à Balkh, il envoya réclamer aux nomades l'arriéré de leur redevance de bétail. Les Turcomans répondirent qu'ils étaient les serviteurs

son équité fait régner la prospérité dans le Touran entier, comment pourrait-il abandonner tout l'Iran

personnels de sultan Sindjar et ne reconnaissaient point d'autre autorité que la sienne; puis ils expulsèrent l'envoyé d'Émir Comatch avec toutes les marques du mépris. Émir Comatch entra en fureur et marcha contre les rebelles avec son fils Melik eccheref; mais ils périrent tous deux dans la rencontre. Hamdollah Moustaoûfi raconte que les Ghouzzes les surprirent pendant qu'ils chassaient sur leurs cantonnements et les égorgèrent. Quoi qu'il en soit, lorsque sultan Sindja rapprit le meurtre d'Émir Comatch et de son fils, il tint conseil avec ses émirs et, fort de leur assentiment, marcha contre la horde des Ghouzzes. A cette nouvelle, ces derniers envoyèrent auprès du roi un parlementaire pour offrir avec toutes leurs excuses une somme de 100,000 dinars et cent beaux garçons comme prix du sang d'Émir Comatch. Le sultan inclinait à accepter ces propositions, mais les émirs combattirent sa façon de voir et lui objectèrent que si les Ghouzzes n'étaient point châtiés, il en résulterait une révolte générale qu'il serait impossible de réprimer. Sultan Sindjar poursuivit donc sa marche et lorsqu'il fut arrivé sur le territoire des Ghouzzes, ceux-ci, redoublant d'humilité, offrirent, si le souverain voulait bien pardonner, 1 *mann* d'argent par chef de famille en sus de ce qu'ils avaient déjà proposé. Le sultan était disposé à accepter, mais sur les instances d'Émir Moueyyid Burzurg et de Barnakach de Merv il se décida à combattre. Les Turcomans, poussés au désespoir et ayant fait le sacrifice de leur vie, engagèrent la lutte. Par suite de leur inimitié contre Moueyyid et Barnakach, la plupart des officiers soutinrent mollement l'attaque et la victoire resta aux Ghouzzes. Sindjar s'enfuit dans la direction de Merv. Ses vainqueurs s'attachèrent à sa poursuite et firent prisonnier l'un de ses serviteurs nommé Maoudoud ben Yousef qu'ils s'imaginèrent être le sultan à qui il ressemblait effectivement. Ils le firent asseoir sur le trône et, en dépit de ses dénégations, lui rendirent les honneurs royaux, jusqu'à ce que l'un d'eux le reconnut et s'écria : « Ce n'est que le fils d'un cuisinier ! » Aussitôt ils attachèrent au cou de Maoudoud un sac rempli de farine et le chassèrent honteusement. Ils reprirent alors leur poursuite et s'emparèrent, à Merv, du sultan qu'ils installèrent sur le trône. Cette glorieuse et florissante cité fut livrée au pillage pendant plusieurs

à la ruine? Ô prince, dont le règne égale en durée celui de Keyomers, juste comme Cosroès, beau comme Minotchehr, glorieux comme Féridoun, écoute par bienveillance l'histoire des gens du Khorassan et ensuite abaisse sur eux un regard non moins bienveillant. Ces cœurs misérables et affligés te crient : « Ô toi qui verses au cœur de l'empire et de la foi la joie et l'orgueil de la victoire, ignores-tu que, sous les pieds de ces brigands sinistres, il n'est plus une parcelle du Khorassan qui ne soit sens dessus dessous? Ignorest-tu que de tout ce qu'il y avait de bon dans l'Iran entier il ne reste plus la moindre trace? Les vilains commandent à leurs seigneurs; les gueux

jours et plusieurs nuits. On mit à la torture les notables pour les contraindre à découvrir le lieu où ils avaient caché leurs trésors. Nichapour et le Khorassan tout entier subirent le même sort. Un grand nombre de cheikhs et de savants périrent dans les tourments, entre autres l'illustre Mohammed ben Yahya dont on remplit la bouche de terre. Le Khorassan fut complètement ruiné. Sultan Sindjar resta quatre années entre les mains des nomades. La nuit, il était gardé dans une cage de fer; le jour, on le faisait asseoir sur le trône. Suivant leurs caprices, ils rédigeaient des rescrits sur lesquels ils l'obligeaient à apposer son sceau. La femme du sultan, Turkan Khatoun, était tombée également entre leurs mains. Lorsqu'elle mourut, en l'an 551, Sindjar prit la résolution de s'enfuir. Il fit aviser Émir Ahmed Comatch, préfet de Termed, d'avoir à préparer des bateaux sur la rixe de l'Amou. Un jour, sous prétexte de chasse, il entraîna Émir Elias le Ghouzze, qui était chargé de veiller sur sa personne, jusqu'aux bords du Djeihoun; et Emir Comatch, sortant à l'improviste de son embuscade, enleva le sultan d'au milieu des Ghouzzes, le fit entrer dans un bateau et le conduisit au château de Termed. Le sultan, après avoir rallié ses partisans, se rendit à Merv. Le spectacle de la ruine générale de son royaume le remplit de douleur. Il tomba malade et mourut le 5 rebi ul ewel de l'année 552 (18 avril 1157). »

dominent les gentilshommes. On voit à la porte des serfs les hommes libres, tristes et affaissés. Les justes sont opprimés et captifs sous la main des vauriens. On ne voit d'homme satisfait qu'au seuil de la vie, on ne trouve de vierge que dans le sein de la mère. Dans chaque ville, les mosquées-cathédrales servent d'écurie à leurs bêtes de somme, elles n'ont plus ni toit ni porte. Nulle part on ne dit le prône au nom des Ghouzzes, car dans le Khorassan il n'y a plus ni chaire ni prédicateur. Les enfants précieux sont immolés, et si leur mère les voit subitement, la crainte étouffe ses cris dans sa gorge. On fait subir aux musulmans de telles avanies que les musulmans n'en font pas la centième partie aux infidèles. Les fidèles trouvent la paix dans l'empire de Roum ou du Khitai. Mais au sein de l'Islamisme il n'y a pas un atome de sincérité. Secours ton peuple dans la détresse, ô noble prince, arrache ce royaume à la tyrannie, prince magnanime! Au nom du Dieu qui orne les dinars de ton nom et qui a posé la tiare sur ton front, ramène le calme et la paix dans le cœur du peuple de Dieu! Délivre-le de ces Ghouzzes vils, sinistres et ravageurs. Il est temps qu'ils trouvent dans ta lance notre vengeur, dans ton glaive un justicier. L'année passée, tu as enlevé d'un seul coup leurs femmes, leurs enfants et leur or; cette année-ci, ravis leurs âmes d'un second coup! Est-ce que l'Iran, qui excitait la jalousie du Paradis, doit rester jusqu'au jugement dernier la proie de ces barbares néfastes? Loin des lieux dont leur tyrannie a fait un enfer, vers ces

régions bénies que ta justice a transformées en Eden, quiconque possède un pied ou un âne s'est enfui à tout prix ¹. Mais que fera le misérable qui n'a ni pieds ni âne. Oh! prends pitié, oui, prends pitié de ce peuple qui cherche un pain d'orge, après avoir dédaigné le sucre ²; Aie pitié de ces malheureux qui ne trouvent même pas un morceau de feutre, après avoir dormi sur le satin. Aie pitié de ces gens qui, dans leur détresse, n'ont d'autre occupation que de se lamenter. Aie pitié de ces femmes déshonorées, elles dont la chasteté était un lieu commun ³. Tourne autour des horizons, comme Alexandre, puisque aujourd'hui le monde voit en toi le vicaire d'Alexandre. A toi de combattre, ô prince; à la Fortune de te donner la victoire! A toi l'expédition, ô Roi; au maître de l'Empyrée, de la faire triompher! Lorsque tu revêts ta cuirasse, tous revêtent le linceuil. Demandes-tu ton casque, tous implorent grâce. Ô gloire de la toute-puissance, c'est à cause de l'excès de ton mérite que Dieu a confié à ta justice le gouvernement absolu du monde. La Perse a droit à une part de ta justice; elle est en ruine, mais ne la compte pas en dehors du monde. Tu es un soleil de splendeur; le Khorassan n'est plus que désert. Le soleil ne luit-il pas sur les déserts aussi bien que sur les

¹ بچيلت « à tout prix, n'importe comment ».

² زناز « par dédain ».

³ سهر بودند : elles étaient l'objet de la conversation du soir sous la tente; *seher* : lieu commun des veillées, tel que les légendes d'Hatem Tai ou d'Antar.

pays florissants? L'Iran ressemble à un marais stérile. Tu es un nuage; mais le nuage répand ses eaux sur le marais comme sur le verger. En ce jour, tu es le justicier pour le faible et le fort. Le justicier doit (surtout) réparer le dommage des faibles. L'Iran comme le Touran est ton bien. Pourquoi serait-il déshérité de ta sollicitude? Si ton pied orne l'étrier pour cette expédition, le Ghouzze infâme s'enfuira jusqu'au couchant. Quand arrivera le jour où des confins les plus reculés du Khorassan viendra l'évangile de la victoire à l'oreille du soleil de l'humanité, le prince des savants, le ministre du Monde, le régent de son siècle, la source de tout talent et de toute gloire, la règle du mérite et de la science, le Soleil de l'Islam, égal du ciel, Borhan eddin, dont le premier est l'esclave et le second le serviteur; lui que ton amour rafraîchit comme le savoir refléurit l'âme, lui qui est épris de ta face comme la lune du soleil; que Dieu très haut et très grand soit son aide en toute affaire, pour que dans toute cette affaire-ci il te prête l'aide de ses auspices! Cette entreprise ira droit comme un calem, si le premier ministre la prend à cœur. Ombre de Dieu, il est auprès de toi l'intercesseur du peuple affligé, comme le prophète le fut pour la troupe des fidèles. Si tu délivres le peuple de cette engeance funeste, le Créateur, au jour du Jugement, t'affranchira de toute crainte. Ô toi qui, comparé à sultan Sindjar ton précepteur, es comme lui un prince juste et pieux, tu as vu le maître des horizons Kemal eddin; le monde ne connaît certes

pas un maître plus parfait que lui. Tu sais bien quelle était et jusqu'où s'étendait pour lui la confiance de ce monarque (Sindjar) dévot, à l'auguste aspect. Il est certain qu'il n'a ignoré aucun des secrets des royautés soit en bien, soit en mal. Il est non moins évident que, comme le soleil orne le ciel, toute sa vie il orna dignement la Perse. On sait ce qu'il a fait pendant la guerre comme pendant la paix pour la gloire de sa patrie et de l'empire. Les fils du Khorassan ont dit à Kemal eddin : « Porte notre supplique aux pieds du Khakan, maître du monde. » Lorsque tu lui exposeras cette lamentable histoire, sa générosité et sa bienveillance parfaite lui feront un devoir d'ajouter créance aux paroles de Kemal eddin. Ô roi de l'Orient, écoute de sa bouche l'exposé de l'état du Khorassan et de l'Irac, car il le sait par cœur comme son bréviaire¹. Afin de diriger ta vigilance, comme une flèche, contre cette horde, Kemal s'est placé comme un bouclier devant le danger. Ses paroles sont pure sollicitude, car il n'aspire ni aux honneurs ni aux grandeurs. Il veut uniquement la gloire de ton empire. Ô prince, vous êtes maître en toute chose, mais surtout dans l'art du style rythmé et de la brillante poésie. S'il se rencontre dans mes rimes des répétitions ou des fautes contre la prosodie, c'était inévitable, ne fais pas rougir ma muse. Comme l'a dit 'Am'ak, ce clerc ès éloquence : « Vent, porte à Isfahan la terre souillée de sang. » Sans aucun doute, il portera secours à ce malheureux peuple, lorsqu'il

¹ اللسان.

apprendra par ce canal leur triste situation. Tant que le Soleil, voyageur du firmament, illuminera le monde, ô prince équitable, jouis de ta toute-puissance !

III (p. 31).

Voici le moment de boire, de rire et de s'amuser¹. Si c'est le premier du mois de Redjeb, c'est aussi le milieu de la semaine². Voici la saison des feuilles mortes, il faut absolument verser dans la coupe ce qui provoque et stimule l'allégresse³. La mère de la vigne est devenue stérile et se refuse à enfanter. Que peut-elle faire ? la sève est impuissante et la nature adopte le célibat. La fille de la vigne (la grappe) que naguère tu voyais au cep, son berceau, il y a beau temps qu'elle est suspendue au plafond, la tête dans le chanvre⁴. Le poil pousse sur l'autre, il darde son glaive, jaloux de voir dans le cabinet particulier de la cave la lèvres de la cruche sur celle de la fille du verger. Sans l'automne, ce banquier qui jette des bourses pleines (d'or) dans le jardin, comment expliquer que la pelouse soit toute en or après son départ⁵ ? Il n'y a rien de surprenant si (au printemps),

¹ بر خوردن « jouer de. . . . »

² Mot à mot : نان هفت « le nombril de la semaine ». C'est le mardi, la semaine musulmane commençant le vendredi.

³ L'automne se dit « berg-rizan ». L'auteur joue sur le double sens du mot *berg* qui signifie à la fois « famille » et « faculté ». Quant à *rikhten*, il a le double sens d'« effeuiller » et de « verser ».

⁴ در کنب. C'est ainsi que l'on conserve les grappes pendant l'hiver.

⁵ Jeu de mots intraduisible sur *zeheb* « or » et *zehab* « départ ».

grâce à la tulipe et au gazon, on la prend pour une jeune gazelle au sabot d'émeraude, aux lèvres de corail. Mais qui donc, pardieu! donne aujourd'hui à sa lèvre la couleur du diamant, à son pied celle du jaïet? Tu vois combien cette coupole azurée est féconde en merveilles. Contemple la ville et la campagne. Sous le souffle du vent d'automne, le sol de l'une est un amas de poterie; la végétation de l'autre un cordeau de bois. Lève-toi et regarde ce que le brouillard et le ciel inclément ont fait de toutes les deux. Quelle étonnante métamorphose! Dans la première, les fenêtres sont pleines d'atomes aux mailles d'or¹; la surface de la seconde est couverte de moucheron d'argent². La flamme dans le foyer se tord sur elle-même, vipère au corps d'ambre veiné de corail. La fumée ondule dans l'air en volutes; on dirait les caprices d'une plume qui s'amuse³. Cette flamme ne dirait-on pas le calem sans rival dans l'art du style? Un frisson tombe à chaque instant dans l'eau du bassin. Sans doute la majesté du vizir lui donne la fièvre, ce vizir équitable, père de la

¹ هر ذرّه زرین ذره. Le poète entend parler des corpuscules qu'enflamme le soleil par les belles journées d'hiver.

² پشه سمين « les moucheron blancs », c'est-à-dire les flocons de neige. On trouve une image identique chez l'un de nos vieux poètes du moyen âge, Rutebœuf. Il parle des pauvres ribauds de la place de Grève qui sentiront les piqûres de la neige :

Les noires mouches vous ont points,
Maintenant vous poindront les blanches!

³ مکتوب بنان لہب « caprices de plume, arabesques ».

victoire. Dans la mêlée du combat, l'ondoiement de son étendard décide du gain de la journée. Taher, saint personnage que le Ciel appelle le ministre à l'âme pure, au grand cœur, à la noble race. Avec le superflu de la table de sa générosité, il n'est personne dans le monde entier qui ait au cœur l'angoisse de la convoitise. Si dans les neuf cieus jaillit un éclair de perfection, il est emprunté à la splendeur de son intelligence. Sa cour est le berceau où est née la royauté de l'Iran. Sa justice secourable est l'arbitre de la foi arabe. Une nuit, il songeait à conquérir l'empire du ciel, et dès lors les anges¹ ne cessent de répéter : « Cela va sans dire. » Seigneur! non, Roi! non plus. On ne saurait te donner d'autre titre qu'en disant qu'il n'y a point de termes pour célébrer tes louanges. Ce nom de Sultan, ce n'est pas pour te l'appliquer qu'il a été créé, mais pour orner les monnaies ou illustrer la chaire². Ton cousin, qu'est-il, sinon le piédestal de la royauté? Aussi sublime par la grandeur du mérite que par celle de la naissance, ton trône est trop élevé pour que le Ciel lui-même ose souhaiter et puisse désirer un centième de sa gloire. Le but de la création c'était toi. Lorsqu'on élève le palmier, il faut se résigner aux épines pour obtenir la datte. Tu es un autre ciel avec cette différence que tu évolues librement,

¹ Littéralement : *مقيمان فلك* « les habitants du ciel ».

² Les deux signes de la royauté indépendante en Orient sont le droit de battre monnaie et de faire dire dans les mosquées le prône du vendredi (*khotba*) à son nom.

tandis que sa rotation est fatale, indépendante de toute volonté et de toute passion¹. La lune² brûle de ressembler au fer qui orne le sabot de ton coursier; mais la terre proteste que c'est là une prétention inconvenante. La poussière de tes escadrons s'élève et s'abat sur son corps; elle en devient gauleuse³ et reste ainsi éternellement. La sphère céleste rappelle une noix brisée depuis le jour où son visage, comme la coque d'une amande, a été criblé de trous⁴. Si ton ennemi prétend se mesurer avec toi par envie, Dieu sait qui est Aboul Cassem et Abou Lahab⁵. Il n'est permis de vous opposer l'un à l'autre que d'une seule façon. Tu es le soleil à l'apogée; il ressemble à la lune dans la queue du Dragon⁶. On ne saurait associer votre dignité au point de vue de la valeur, bien que sa demeure finale comme ton trône soit de bois⁷. Et puis enfin, où peut-il fuir devant ta colère? Ton autorité est plus vite que sa fuite. Quand même cet architecte infatigable élèverait autour de lui pour le sauver la muraille

¹ Les philosophes disent de la révolution du ciel qu'elle est fatale, nécessaire : قسرى.

² هلال « le croissant de la nouvelle lune ».

³ احرب; allusion aux tâches de cet astre.

⁴ « Le ciel criblé d'étoiles ». Ce passage est corrompu et les manuscrits ne sont pas d'accord.

⁵ Aboul Cassem, prénom du prophète; Abou Lahab, oncle et ennemi acharné de Mahomet.

⁶ رأس, ذنب; termes astronomiques. Il y a une conjonction appelée عقدة رأس وذنب.

⁷ دار a le double sens de « demeure » et de « potence ». En turc : دار الحاق « les bois de justice ».

d'Alexandre¹, on sait que, lorsque la lune a le glaive en main, il n'y a pas de cuirasse de lin d'Égypte qui puisse lui résister². Tant que la révolution du jour et de la nuit continuera à engendrer la succession des mois et des années, que sans toi il n'y ait ni succession du jour et de la nuit, du mois et de l'année, car ta vie est un choix fait parmi tout cela. Abandonne-toi sans réserve à la passion du vin et des chanteurs à la voix harmonieuse, puisque, par ta justice, le monde est délivré des agitations.

¹ La fameuse muraille élevée contre Gog et Magog. Consulter le *Marco Polo* de Yule, t. I, p. 55, note 3.

² Les rayons de la lune passaient pour doués de la propriété de percer les cottes de mailles. Nous avons dû sauter deux vers dont le sens est que le vizir triomphe de tous ses ennemis. Ils se composent d'images empruntées au jeu de trictrac : ششدر, داو بهنت, نحب, dont le sens exact n'est inconnu.

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME V, IX^e SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages.
La fin de l'empire des Carmathes du Bahraïn (M. J. DE GOEJE).	6
Le Chaddanta-Jâtaka. (M. FEER.)	31
La prière canonique musulmane, poème didactique en langue kurde. (M. Cl. HUART.)	86
Éloge du patriarche nestorien Mar Denha I ^{er} , par le moine Jean. (M. J.-B. CHAROT.)	110
Dates sur la sphère céleste des Chaldéo-Assyriens. (M. P. BOURDAIS.)	142
L'écriture arabe appliquée aux langues dravidiennes. (M. Julien VINSON.)	153
Le Chaddanta-Jâtaka. (M. FEER.) (Suite et fin.)	190
Notice sur le poète persan Enveri, suivie d'un extrait de ses odes. (M. FERTÉ.)	235
Description de Damas. (M. H. SAUVAIRE.) (Suite.)	269
Quelques mots d'astrologie talmudique (M. S. KARPPE.)	316
Description de Damas. (M. H. SAUVAIRE.) (Suite.)	377
Le pronom en égyptien et dans les langues sémitiques. (M. A. DURAND, S. J.)	412
L'astrolabe linéaire ou bâton d'Et-Tousi. (M. le baron CARRA DE VAUX.)	464

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Procès-verbal de la séance du 11 janvier 1895.	162
Annexe au procès-verbal : Sur quelques monnaies en bronze de l'époque sassanide. (E. DROUX.)	

	Pages.
Procès-verbal de la séance du 8 février 1895.....	168
<p style="margin-left: 2em;">Une inscription arabe du XIV^e siècle provenant de Fez (Maroc). (E. HÉLOUIS.)</p> <p style="margin-left: 2em;">Bibliographie : The life of Rabban Hormizd and the foundation of his monastery at al-Kôsh, a metrical discourse by Wablé surnamed Sergius of Adhorbaijan; the syriac text edited with glosses, etc., from a rare manuscript by E. A. Wallis Budge. (Rubens DUVAL.)</p>	
Procès-verbal de la séance du 8 mars 1895.....	340
Procès-verbal de la séance du 5 avril 1895.....	345
<p style="margin-left: 2em;">Annexé au procès-verbal. (E. BLOCHET.) — Note préliminaire sur l'inscription de Kiu-Yong Koan. IV^e partie : Les inscriptions mongoles (d' George Huth).</p> <p style="margin-left: 2em;">Bibliographie : Liber maftâth al-Olûm, auctore Abû Abdallah Mohammad. (D. M.) — Mouzeh-i Humaïoun. Meskoukat-i Qademieh Islamieh Kataloghi, etc. Musée impérial ottoman. Catalogue des monnaies anciennes de l'Islam, etc., par I. Ghâlib Edhem. (E. DROUIN.) — Histoire de Mar Jabalaha III, patriarche des Nestoriens (1281-1317) et du moine Rabban Çauma, ambassadeur du roi Argoun en Occident (1287), traduite du syriaque et annotée par J. B. Chabot. — Textkritische Bemerkungen zur Tes'itha d'mâr Jabalaha patriarcha wad' rabban Çauma. Thèse pour le doctorat de philosophie présentée à l'Université de Léna par le d^r Heinrich Hilgenfeld. (Rubens DUVAL.) — Zeitschrift für Afrikanische und Oceanische Sprachen mit besonderer Berücksichtigung der Deutschen Kolonien. (H. DE CHARENCEY.)</p>	
Procès-verbal de la séance du 10 mai 1895.....	517
<p style="margin-left: 2em;">Le nom de <i>Mazda</i> sur une monnaie indo-scythe. (E. DROUIN.) — Note sur des miniatures bouddhiques du XI^e siècle dans un manuscrit de la bibliothèque de Cambridge. (A. FOUCHER.)</p> <p style="margin-left: 2em;">Bibliographie : Adhémard Leclère. Recherches sur la législation cambodgienne (droit public); Recherches sur le droit public des Cambodgiens; Recherches sur la législation criminelle et la procédure des Cambodgiens; Cambodge, Contes et légendes recueillis et publiés en français. (A. BARTH.) — Bibliographie coréenne. Tableau littéraire de la Corée, comprenant la nomenclature des ouvrages publiés dans ce pays jusqu'en 1890, ainsi que la description et l'analyse détaillée des principaux d'entre ces ouvrages, par Maurice Courant, interprète de la légation de France à Tôkyô, t. I. (Ed. CHAVANNES.) — Études éthiopiennes. Publications récentes. (J. PERRUCHON.) — Manuel de langue soule parlée dans la Sénégambie et le Soudan. Grammaire, textes, vocabulaire, par M. T.-G. de Guiraudon. (J. PERRUCHON.)</p>	